

MANIVOLES

Victor Rachet

Ça fait longtemps maintenant que je vis avec un homme invisible. Aujourd'hui, je le dis comme ça, avant je disais : vraiment, il faut me croire, il n'est pas, ce n'est pas une métaphore ni une image, ce n'est pas une façon de parler, ce n'est pas une folie, voyons, je ne dis pas ça pour faire mon intéressante ou quoi, pourquoi je, je vous jure que c'est vrai, ça peut paraître difficile à croire, mais en fait, il n'est pas question d'y croire ou non, puisque je vous le dis et que c'est vrai. L'homme avec lequel je vis est invisible. Parfois, j'essayais d'être plus claire et je disais : je vis avec un homme transparent, je vis avec un homme, vraiment, imperceptible, je vis avec un homme absent, ou encore : le corps de l'homme avec lequel je vis a disparu, il est insaisissable, et peu importe les mots que j'employais, on me regardait avec le même air, et on ne posait pas vraiment de question. Moi, si on m'avait dit : crois moi, je vis avec un homme invisible, ou si l'on m'avait dit quelque chose de semblable, je ne sais pas quelle tête j'aurais faite mais j'aurais probablement posé beaucoup de questions.

Avant, même quand on me regardait bizarrement, je racontais comment c'est arrivé. Je ne suis pas experte en choses extraordinaires, mais j'imagine que toutes les choses extraordinaires arrivent le matin, quand on se réveille d'une longue nuit comme les autres et que plus rien n'est ordinaire. Un matin, donc, je me suis réveillée. J'ai entendu, comme tous les matins : bonjour mon amour, tu as bien dormi, mais il n'y avait personne à côté de moi, alors, comme j'étais encore en train de rêver, je me suis rendormie. Je me souviens de mon rêve, les rêves, quand on se rendort le matin, sont les plus durs à oublier et je me souviendrai toute ma vie de celui-là. Quand je me suis réveillée une deuxième fois, je m'attendais à entendre, comme tous les matins : bonjour mon amour, tu as bien dormi ? mais à la place j'ai entendu : bonjour ma petite marmotte, tu as bien dormi ? alors j'ai eu un grand sourire, je me suis tournée vers l'homme avec lequel je vis, mais il n'y avait personne, et je me suis dit que j'étais folle. Alors ? Tu as du mal à te réveiller ? Tu as bien dormi ? et ma tête a tourné, je me suis redressée, je n'ai pas compris ce qu'il se passait, j'étais réveillée, je savais que je l'étais, mais je n'ai pas compris d'où venait cette voix. C'est quand j'ai entendu : ça va ? Qu'est-ce qu'il se passe ? que j'ai laissé échapper un cri, que je suis tombée du lit, que je me suis relevée et que j'ai reculé de quelques pas, alors que la voix me suivait en disant : mon amour, tu me fais peur, qu'est-ce

qu'il y a ? et j'ai crié encore un fois, un cri assourdissant, et c'est à ce moment-là que j'ai entendu : arrête, ça suffit calme toi, calme toi / et que la voix s'est arrêtée nette, face au miroir sur pied de la chambre.

Il y a eu un long silence, et je me suis rendu compte qu'on entendait les oiseaux dehors, qu'il y avait du soleil derrière moi, qui passait par-dessus mon épaule, et que dehors il faisait beau alors que je tremblais, j'aurais pu me dire que ça allait être une belle journée de printemps. A travers la fenêtre passait un large rayon de soleil, et, face au miroir, j'ai vu des particules de poussière apparaître, j'ai vu des particules se soulever, flotter et danser à l'endroit où la voix s'était arrêtée. Le silence s'est brisé et j'ai entendu : qu'est-ce qu'il m'arrive mon amour ? Je n'ai pas répondu tout de suite, mais plus tard, j'ai répondu : je ne sais pas.

Est-ce que tu es allé te balader près de la centrale électrique ? Non, est-ce que tu es tombé dans une bouche d'égout ? Non, est-ce que tu as mangé quelque chose en particulier ? Quelque chose que tu as trouvé dans la rue ? Non non, est-ce que tu as été mordu, griffé, ou piqué par un animal ? Non, bien sûr que non, est-ce que tu as prié, est-ce que tu as rencontré quelqu'un qui t'a jeté un sort, est-ce que tu as contrarié quelqu'un, est-ce que tu as fait quelque chose de nouveau, mais que s'est-il passé, est-ce que tu as fait quelque chose de mal ? L'homme avec lequel je vis m'a répondu : non, mais non, bien sûr que non, qu'est-ce que tu racontes, je n'ai jamais rien fait de mal. Il y a eu un long silence. Je me suis calmée mais je n'ai rien trouvé de mieux à dire que : tu es invisible. Il m'a répondu : est-ce que tu peux me prendre dans tes bras ? En traversant lentement les particules de poussière qui flottaient dans le rayon de soleil qui passait par la fenêtre de la chambre je l'ai pris dans mes bras, je pouvais encore le prendre dans mes bras, je me suis sentie soulagée, j'ai eu un grand sourire, parce que je sentais ma tête contre son cou, je sentais son bras droit en haut de mon dos, son bras gauche en bas de mon dos, je sentais ses mains s'appuyer sur mes côtes, je sentais son bassin collé contre le mien, je sentais nos jambes. Alors j'ai quand même regardé son visage, mais je ne pouvais pas le voir.

Un jour, il y a longtemps, j'ai tout raconté au réceptionniste du service des urgences de l'hôpital. Je lui ai dit qu'au début, en effet, il était encore capable de parler, je lui ai dit que son corps avait disparu, mais que c'était tout, il m'a regardé avec un sourire en coin : c'est tout ? Je lui ai répondu : oui, au début, c'était tout. Au début, j'ai réalisé assez vite que cette situation lui convenait très bien. J'ai quand même expliqué au réceptionniste : il faut bien comprendre que l'homme avec lequel je vis est un homme très gentil, j'ai même déjà entendu plusieurs personnes dire qu'il était trop gentil, et comme tous les gens trop gentils, il a sa part de timidité. Les premiers jours nous n'avons pas réussi à en parler, les

premiers jours nous avons fait semblant et nous avons continué à vivre comme avant, comme tous les jours que nous avons déjà vécus ensemble, peu important les objets qui volent à travers la cuisine quand il fait à manger, peu important les portes qui s'ouvrent et se ferment toutes seules, qu'important les lumières autonomes, nous avons vécu comme des fous la vie d'avant.

Et puis, il a fini par me dire : c'est peut-être la plus belle chose qui me soit arrivée, et nous en avons parlé. Il m'a dit : tu sais, j'ai toujours rêvé de ça, tu sais bien, j'ai toujours rêvé de pouvoir me faufiler quelque part, en plein milieu d'une conversation par exemple, et d'être là comme une petit souris, je t'ai déjà dit que je rêvais d'être une petite souris, c'est ridicule mais j'ai toujours rêvé de ça et voilà que ça m'arrive, je prends ça comme une chance, par exemple, hier soir, je suis allé me balader, je suis allé au coin de la rue Longue Vie et de la rue Sans Soucis et personne ne m'a vu, et je faisais ce que je voulais, j'étais libre, tu sais, libre, et au coin de la rue j'ai vu un couple s'embrasser et je me suis approché d'eux, ça va te paraître bizarre mais il ne faut pas me juger parce que je découvre une nouvelle vie mon amour, j'étais tout près d'eux et je me suis dit qu'ils pouvaient sûrement sentir mon souffle, j'étais vraiment collé à eux mais ils s'embrassaient comme si je n'étais pas là, ils s'embrassaient de plus belle et j'ai trouvé ça magnifique mon amour, et quand l'homme avec lequel je vis m'a dit ça, je me suis rendu compte que je ne savais pas qu'il était sorti la veille au soir, je n'avais pas du tout remarqué que j'étais toute seule.

Peu de temps après cet épisode, je me souviens être allée voir la police pour leur raconter toute cette histoire, et à ce moment-là, précisément, ils semblaient amusés, ils étaient très curieux de savoir ce qu'il s'était passé par la suite. Je leur ai dit : eh bien, l'homme avec lequel je vis a profité pleinement de sa nouvelle vie en traversant discrètement les rues de la ville. Il a observé les gens pressés et les gens qui attendent, appuyés contre un rebord de fenêtre, que quelqu'un vienne, puis qui s'en vont sans que personne ne soit venu. Il m'a raconté de nombreuses scènes comme celles-là, il m'a dit : tu n'imagines même pas, chaque jour, le nombre de rendez-vous manqués. Parallèlement, il a tout de même fait beaucoup de recherches sur ce qui lui arrivait. Il a lu des livres, regardé des films, comme il a toujours fait, puis de moins en moins de livres, de plus en plus de films, le cinéma fantastique devenant bientôt son unique repère. Naturellement, il a fini par croire qu'il avait un super-pouvoir, mais j'ai expliqué aux policiers : le problème, vous comprenez, c'est qu'il ne pouvait pas faire grand-chose de plus, en fait, non, il n'avait pas de capacité particulière, il ne pouvait pas voler ou faire bouger des objets ou lancer des rayons lumineux, ou, je ne sais pas, traverser les murs, il était, en fait, exactement comme avant. Les policiers ont répondu : oui, oui, enfin, à un détail près.

Alors, l'homme avec lequel je vis est de plus en plus resté à la maison, et il s'est amusé comme il pouvait. Un jour d'été, sur un coup de tête, il a pris un ballon de football qui traînait chez nous, il a ouvert la fenêtre et l'a balancé sur le voisin, celui que l'on aime pas, le voisin qui lisait tranquillement sur son balcon et qui a directement regardé en ma direction, si vite que je n'ai pas eu le temps de me cacher. L'homme avec lequel je vis a éclaté de rire, le voisin s'est précipité chez nous et a frappé si fort contre la porte d'entrée qu'elle a failli craquer, moi j'ai eu la peur de ma vie, je n'ai pas osé ouvrir et j'ai attendu plusieurs heures que mon voisin se calme. Une autre fois, l'homme avec lequel je vis a insisté pour que j'invite des amies chez nous. J'ai d'abord refusé, parce que je n'avais pas vu mes amies depuis longtemps. Il m'a dit : justement, il faut que tu recommences à voir du monde. J'ai réfléchi et tout m'a semblé très compliqué. Il m'a dit : allez, s'il te plaît, en plus, j'ai toujours rêvé de savoir ce que vous dites sur moi quand je ne suis pas là, allez, tu vas voir, ça va être marrant, et j'ai répondu sans conviction: oui, ok, si tu veux. Mes amies sont venues. Elles m'ont dit : on a été surprises, ça fait si longtemps. Elles m'ont demandé où il était, nous avons convenu qu'il était parti en voyage d'affaire, alors j'ai simplement dit : il est en voyage, et elles ont voulu savoir si j'allais bien, elles m'ont regardée intensément avec un drôle de regard et m'ont demandé : tu es sûre que ça va ? J'ai répondu que oui, et nous avons parlé d'autre chose que de l'homme avec lequel je vis, qui, déçu, s'est amusé à allumer et éteindre la musique. J'ai bien compris que c'était lui et j'ai vu que mes amies commençaient à trouver ça bizarre et j'ai dit, dans un souffle : je suis désolée, je crois que la chaîne stéréo est cassée, je ne sais vraiment pas ce qu'il se passe.

Toute cette histoire est vieille maintenant mais je me souviens de tout. Je me souviens très bien du moment où j'ai commencé à croire qu'il s'agissait d'une maladie. J'ai appelé notre neurologue et il m'a posé plusieurs questions, il m'a demandé quels étaient les syndromes du patient. Je lui ai répondu : il est invisible, mais j'ai bien peur qu'il y ait de nouvelles complications. J'ai entendu une voix fatiguée au téléphone qui me demandait : qu'est-ce que vous voulez dire exactement ? Je lui ai dit : à vrai dire, après plusieurs mois, l'homme avec lequel je vis a commencé à avoir de la fièvre et ressentir des vertiges, et la fréquence de ces épisodes s'est accentuée, balayant d'un même mouvement sa joie de vivre et la mienne, oui, ma joie à moi, surtout lorsque je nettoyait au sol des flaques d'eau immenses, surtout quand je devais essorer le drap trempé de notre lit. Au cours de cette période, un jour, alors que je lisais sur le canapé, le silence qui régnait dans l'appartement a soudainement été perturbé par sa voix, qui m'a dit : qu'est-ce que tu en penses ? et qui m'a surprise, si bien que je lui ai répondu très simplement : de quoi parles-tu, tu ne m'as rien dit, mais si, bien sûr, qu'est-ce que tu racontes, ça fait une demi-heure que je te / Il n'a pas fini sa phrase, et nous nous sommes rendus compte,

en même temps, qu'il était probablement en train de perdre sa voix. Alors, je me suis mise à penser que c'était une maladie. Et j'ai dit au neurologue : puisque c'est chronique ça doit forcément être une maladie, quelque chose, je ne sais pas, un microbe un virus une infection une tumeur ou quoi s'attaque à lui et il faut qu'il résiste, non, il faut probablement qu'il muscle sa voix pour ne pas la perdre. Il n'avait rien pu faire pour son corps mais cette fois il était prévenu, et j'ai dit à l'homme avec lequel je vis : cette fois, il va falloir se battre, il va falloir que tu résistes, et il s'est mis à crier, pour s'encourager et juste pour crier, comme ça, et ça a marché, il arrivait à crier, mais au bout de quelques jours je n'en pouvais plus et il s'est mis à chanter à la place, et je garde un souvenir ému de cette période durant laquelle, recouvert d'un manteau invisible, il a parcouru l'appartement en chantant, jusqu'à cette après-midi, quand, en rentrant dans notre appartement, je n'ai plus rien entendu. Mais sur la table du salon, j'ai vu une feuille de papier sur laquelle il était écrit : *je suis toujours là*.

Les années qui ont suivi se sont succédées comme les années se succèdent et elles finissent par s'emmêler. Mais je me souviens très bien que j'ai décidé d'aller voir une psychiatre, qui s'est vraiment réjouie de ma présence, et quand je lui ai dit : je vis avec un homme invisible, et je trouve ça de plus en plus compliqué, elle m'a répondu : c'est bien, continuez, continuez. Je lui ai raconté les caresses incessantes de l'homme avec lequel je vis, qui a eu peur que je l'oublie depuis le jour où il a cessé de parler, la surprise permanente de sa présence, l'impression parfois de vivre dans un film d'horreur, dans une scène où la télévision s'allume toute seule, mais non, ce n'était pas un film, je lui ai raconté sa main sur mon épaule quand je lisais mon livre, le livre qui me tombe des mains par surprise, sa main sur mon ventre, sous la douche, et ma peau, elle aussi surprise, qui se tend puis se laisse savonner, je lui ai raconté les frissons qui parcouraient mon corps et je lui ai dit : cette période a été particulièrement étrange. Nous n'avons jamais autant fait l'amour, parce que, je crois, que nous en avons besoin, nous avons besoin de ce réel-là, de ce plaisir-là bien réel, mais c'est vrai que l'amour était devenu un savant mélange entre le présent et mes souvenirs, le plaisir au présent et le souvenir de ses yeux dans les miens par exemple, de ses beaux yeux verts dans les miens. Ses yeux verts ont toujours été mes yeux préférés. J'ai dit à la psychiatre : mais, quand, à l'époque où, nous, nous faisons beaucoup, je, quand même, je n'ai jamais eu l'impression d'être toute seule.

Nous avons dû trouver un moyen de communication, car, de toute façon, je n'ai jamais vraiment su ce qu'il avait en tête. Alors nous avons décidé ensemble que je devais vérifier très souvent, toutes les demi-heure par exemple, mais il arrivait que ce soit toutes les heures, puis toutes les trois heures, je devais vérifier sur un petit carnet disposé sur la table du salon qu'il n'avait rien

écrit, et il existait d'autres points stratégiques : à côté du lit, près du lavabo de la salle de bain, sur le plan de travail, dans la cuisine. Puis, un soir, il a laissé un dernier mot sur lequel était écrit : j'ai enfin compris ce qu'il m'est arrivé, mon amour, j'ai compris que je suis en train de rêver, mais tu sais, j'ai hâte de me réveiller, j'ai hâte de me réveiller dans notre lit, et je lui ai dit à haute voix : je ne crois pas que ce soit un rêve mon chéri, il ne faut pas que tu / Mais je ne n'ai pas fini ma phrase, j'ai abandonné, je n'ai pas réussi, j'ai bien senti que je n'arrivais pas à le convaincre, que ce n'était pas un rêve, et il ne m'a pas répondu, il n'a plus rien écrit, il s'est contenté de jouer du piano. Le piano de notre appartement, qui n'est pas vraiment un piano, c'est un clavier, un clavier électronique posé sur deux tréteaux, est le seul élément qui sort de l'ordinaire chez nous, un piano de toutes nos économies que l'on branche pour qu'il marche et le jour où il l'a acheté, il m'a dit : surprise, j'ai acheté un piano, je lui ai demandé pourquoi et il m'a répondu : je ne sais pas, sur un coup de tête, ça nous sort un peu de l'ordinaire, non ? Je lui ai demandé : tu sais en jouer ? Oui. Tu vas en jouer ? Oui, je jouerai pour toi, mais avant de devenir invisible, il n'a jamais joué de piano, jamais vraiment, il s'installait au piano, touchait quelques notes, ces quelques notes se transformaient en jolie mélodie mais c'était tout, il n'avait pas le temps, il n'avait jamais vraiment eu le temps de jouer du piano, et, du jour au lendemain, comme chaque chose extraordinaire qui arrive un matin après avoir passé une nuit comme les autres, en me réveillant, j'ai entendu en provenance du salon les plus beaux airs de piano que j'ai entendus de ma vie.

Un jour, il y a plusieurs mois maintenant, je n'allais pas très bien, j'ai finalement décidé de parler de tout ça à mes parents, ils m'ont demandé : ma chérie, qu'est-ce que tu racontes ? et je leur ai raconté le jour où tout a basculé, et je me souviens très bien que je n'ai pas pu m'empêcher de leur raconter avec une certaine émotion. Je leur ai dit : un jour d'hiver, alors que j'attendais avec impatience la neige, il s'est mis à pleuvoir de grandes quantités d'eau. Vous savez bien que la pluie a toujours joué sur mon moral et je me suis réfugiée dans notre lit, et j'ai attendu qu'il vienne à côté de moi et qu'il m'enveloppe. Je n'ai rien senti. C'est à ce moment-là que j'ai senti mon ventre se tordre, de la manière dont mon ventre se tord lorsque je ressens une grande angoisse. J'ai pensé à lui et je me suis demandé : est-ce qu'il est vraiment là ? La fenêtre était ouverte mais je ne savais plus, s'il l'avait ouverte, lui, ou si j'avais oublié de la fermer et la pluie est passée à travers la fenêtre et une flaque s'est formée sur le sol, et je me suis dit : mais quelle idiote, mais quelle débile, et je suis allée m'installer dans le salon en attendant qu'il me joue un air de piano, mais je n'ai rien entendu, je suis allée jusqu'à la cuisine quand est venue l'heure de manger en espérant voir les spatules en bois s'agiter d'elles-mêmes, en espérant voir une casserole ou une poêle voler, mais, dans l'appartement tout entier, le silence et l'immobilité, enfin, j'ai quand même entendu grincer la porte d'entrée, je suis allée

vérifier que la porte était bien fermée mais elle était ouverte, je me suis précipitée dans les escaliers, je me suis enfoncée dans la rue trempée, encore en pyjama, j'ai eu le temps de saisir mes clés mais je n'ai même pas eu le temps de m'habiller et je me suis mise à hurler son nom dans la rue, à hurler comme une folle, mes cheveux se sont collées sur mon visage à cause de la pluie, et je regardais justement toutes les courbes de chaque goutte de pluie, toutes les déviations du torrent qui s'abattait sur moi pour arriver à apercevoir son contour, son beau contour familier, mais il faut s'y connaître en physique pour comprendre les déviations des gouttes de pluie, et moi, dans l'état dans lequel j'étais, surtout, quand je me mets dans un état comme ça, moi je ne connais rien et je ne comprends rien, mais j'ai quand même cherché, j'ai cherché en y mettant toute mon énergie, la moindre anomalie, c'est ce que je cherchais, je cherchais une anomalie, j'en étais là, il n'y avait, à vrai dire, qu'une anomalie qui aurait pu me rassurer dans la ville trempée : un kiosque à journaux renversé par terre, une ombre solitaire contre un mur, une apparition fumeuse jaillissant d'une plaque d'égout, une flaque d'eau agitée, n'importe quel phénomène paranormal qui pourrait être normal pour moi, mais j'ai enfin compris que plus rien n'était normal, et j'étais face à ça, face à cette réalité-là, alors je me suis mise à pleurer au milieu du trottoir, un long moment, à rajouter des gouttes à la pluie et les gens passaient à côté de moi, mais personne ne m'a regardée, moi non plus personne ne me voyait, et ça, quand même, ça m'a fait beaucoup de bien. Je suis retournée à l'appartement et mon cœur s'est détaché. Je suis rentrée chez nous, et il a plu sans interruption pendant un mois. Moi, pendant un mois entier, j'ai pensé à lui, tous les jours je me suis dit : tout est lié, la pluie, lui, forcément, il est lié à la pluie, peut-être que c'est comme ça qu'il pleure, il doit pleurer quelque part dehors tout seul parce qu'il m'a quittée, mais ça devait arriver, ça devait bien finir par arriver.

J'ai raconté ces événements à mes parents, sans reprendre mon souffle. Puis, après un silence, j'ai continué : un matin, la pluie s'est arrêtée et, en me réveillant, j'ai vu un épais rayon de soleil traverser la fenêtre de la chambre et s'installer face au miroir. Au centre de ce rayon de soleil, les particules de poussières s'agitaient dans de grands mouvements, il n'y avait pas de vent, pas un souffle de vent qui venait de dehors, mais les particules de poussières étaient traversées par quelque chose, elles s'affolaient et se réunissaient en groupe avant d'être balayées à nouveau par une force invisible, comme les oiseaux qui volent ensemble et qui soudainement se dispersent, et j'ai compris que l'homme avec lequel je vis était revenu. J'ai compris qu'il était là, mais qu'il n'avait plus aucun autre moyen de me le faire comprendre, j'ai compris qu'il n'avait plus de corps, plus de voix et plus de force, à peine assez, à vrai dire, pour perturber la tranquille petite chorégraphie des particules de poussière. Mes parents m'ont regardée en silence, mon père s'est levé de sa chaise et a préféré aller faire

un tour dans le jardin. Ma mère m'a regardée encore longtemps, mes ses yeux n'arrivaient pas à se fixer sur moi. Elle m'a dit : si tu veux, tu peux rester ici le temps que tu veux, je veux bien que, je veux que tu ailles bien, je prendrai soin de toi, si tu as besoin de quoique ce soit / mais je ne l'écoutais pas. Ça m'a fait du bien de leur raconter cette histoire et je me suis sentie mieux, je me suis rendue compte qu'il fallait rentrer dans notre appartement parce que je ne pouvais pas laisser l'homme avec lequel je vis tout seul, vous comprenez, ce n'est pas si simple ce qui lui arrive, et, d'une certaine manière, il n'a plus que moi, il faut quand même que je sois là pour lui, lui, de toute façon, sera toujours là pour moi, dans un amas de poussière, dans le mouvement inquiet des manivales, il sera toujours dans les frissons que je ressens lorsque mes poils se dressent ou dans le léger soupire du vent sur le drap de notre lit, il sera toujours contre moi, il sera toujours là.